

Au bout de quelques mois les *Lacets* serpentaient en replis tortueux tout le long du coteau. Il avait cru, l'égoïste cantonnier en robe noire, ne travailler que pour ses chèvres. Sans le savoir, il avait travaillé pour le compte et pour la gloire de la Vierge Marie. Tels, diraient ici les gourmets de phrases sonores, ces conquérants d'autrefois qui servaient, à leur insu, la cause de l'Évangile, en lançant dans toutes les directions de l'Europe et du monde leurs fameuses voies romaines. Tels ces ingénieurs d'aujourd'hui dont les locomotives filent à toute vapeur par le trou des montagnes, bondissent comme des faons par-dessus les rivières et les fleuves pour porter plus vite aux quatre coins du ciel les hérauts de la bonne nouvelle. Mais trêve de belles périodes.

Donc, un soir de la mission, hanté par le souvenir de Lourdes qu'il a, dit-on, contemplé maintes fois, le prédicateur de la mission décida, d'un ton de commandant, que le mois de Marie, la dernière année du siècle des *lumières*, s'ouvrirait à Sainte-Barbe par une retraite aux flambeaux. Elle devait, à tout prix, dépasser en splendeur les processions de Lourdes à peu près comme le soleil, quand il paraît à l'horizon, éclipse la lune et les étoiles. La nouvelle en courut dans toute la paroisse comme une étincelle électrique. Le lundi, à l'heure dite, on voit dans le vallon, en face du nouveau calvaire, toute la paroisse de Sainte-Barbe-des-Mines qui attend, debout, le cierge allumé à la main, le signal de la cérémonie. On dirait d'une famille très chrétienne dont les membres, dispersés ça et là durant le jour pour les travaux domestiques, se groupent, après un rude labeur, pour faire en commun, aux pieds du Crucifix, la prière du soir. On peut dire, sans exagération, que toute la paroisse est là rassemblée. Pas un foyer, riche ou pauvre, pas un chef de famille, mineur ou vigneron, qui n'ait député vers Marie, à l'ouverture de son beau mois, un ou plusieurs représentants. Comme c'est l'ordinaire, en pareil cas, le sexe dévot domine. Toutefois, en comptant bien, on trouverait sans peine, à la fin de la cérémonie, cinquante *têtes viriles*, chiffre fort respectable pour une paroisse dont la population n'atteint pas trois cents âmes.

Au coup précis de huit heures, les deux petits bourdons de la chapelle, comme deux rossignols réveillés en sursaut dans la nuit, se mettent à chanter à pleine voix dans leur nid de pierre blanche. A ce signal convenu la procession s'organise.

En ce moment, suspendues de distance en distance aux branches du sentier, de nombreuses lanternes vénitiennes éclairent çà et là le coteau en guise de reverbères. Jalons lumineux, elles indiquent d'avance au pèlerin la route qu'il faudra suivre pour aboutir au sommet du Thabor. Guidée dans sa marche, à défaut de la lune et des étoiles, par ces étoiles du coteau qui scintillent dans la nuit éclairée par ces cierges bénits qui brûlent et brillent entre les doigts de nos ascensionnistes, la procession s'ébranle.

En tête marche le Père organisateur de la fête. Derrière lui, la foule, le chapelet d'une main, de l'autre le flambeau. Favorisé par le silence du soir et par le calme d'une belle nuit de printemps la procession monte peu à peu le long des lacets; elle gravit, par degrés, les sinuosités de la route qui conduit à Notre-Dame d